

à toutes ses questions ainsi que vous me l'avez ordonné. Ce sont de petits mensonges que Dieu nous pardonnera, n'est-il pas vrai, monsieur l'abbé ?

—Oui, mon fils ; dans les temps malheureux où nous vivons, il est quelquefois nécessaire de compter sur l'indulgence de Dieu. D'ailleurs notre motif est bon, et nos innocents subterfuges ne peuvent nuire à personne. Par eux, nous laissons à cette pauvre femme, que la vérité tuerait, une illusion qui la sauve ; soyez donc sans crainte, mon cher Yvon, Dieu est miséricordieux, il ne jugera que les intentions, et, comme je vous l'ai dit, les nôtres sont trop bonnes pour craindre qu'il les condamne.

—Merci, monsieur l'abbé, c'est que, voyez vous, il me vient quelquefois des scrupules, et il m'en coûte tant pour faire le révolutionnaire.

Les changements de costumes étaient terminés, et Brutus en grande livrée, précédant l'abbé, se dirigea vers un appartement au même étage. La pièce dans laquelle ils entrèrent était vaste et meublée avec le luxe et la richesse, un peu passée, des anciens châteaux. De vieilles tapisseries en couvraient les murs, un lit à baldaquin, placé sur un montoir en velours, se trouvait au fond ; un tapis de sujet était étendu sur le parquet ; on voyait, de chaque côté, des portraits de famille ; tout cela était sévère, mais noble et grand. Dans un vaste fauteuil, près de la cheminée, était assise une femme très-âgée, vêtue à l'ancienne mode, avec simplicité et dignité. Sur un tabouret placé à ses pieds, on voyait une jeune fille de seize ans environ. A l'aspect du prêtre, elle se leva et salua respectueusement : l'une était la marquise douairière de Kersalun ; l'autre Bonne de Sérigny, sa petite fille.

“Soyez le bien-venu, mon père, dit la douairière ; en vous attendant ma petite fille me lisait l'instructive et édifiante histoire de notre glorieux roi Saint-Louis ; c'était un bon temps que celui où il vivait.

—Oui, madame, et si quelque chose peut nous consoler de ce qui se passe en ce moment, c'est la persuasion que ces vertus chrétiennes revivent dans son noble petit-fils.

—Mais que se passe-t-il donc, monsieur l'abbé ? Moi, que mon âge et mes infirmités tiennent recluse dans ce réduit, je ne sais rien. Dites-moi donc ce qui arrive ?

—Rien qui puisse vous effrayer, madame la marquise, mais chaque temps a ses moments d'épreuves ; il faut s'y soumettre et prier Dieu de les abréger autant que possible.

—C'est ce que nous faisons chaque jour, ma petite-fille et moi. Mais encore un mot : et mon fils, le comte de Sérigny, je n'en reçois pas de nouvelles, que devient-il ?

—Eloigné, comme je vous l'ai dit, pour le service du roi, il a désiré